

Et voilà qu'un homme se reconstruit.

Entre ombre et lumière, utopie et pitié : la troupe de théâtre itinérante Ton und Kirschen présente *La Légende du Saint Buveur* de Joseph Roth.

Katrin Lange

Joseph Roth (1894–1939), l'un des plus éminents prosateurs du vingtième siècle, a écrit *La Légende du Saint Buveur* quelques semaines avant sa mort. Cette nouvelle raconte l'histoire d'Andreas, un sans-abri qui va vivre un véritable miracle : un jour, un inconnu lui offre une somme substantielle sans raison particulière. Andreas s'engage à lui rendre cet argent dès qu'il ira mieux. Sa vie d'ivrogne bascule alors comme par magie... jusqu'à ce qu'il meure brusquement. L'auteur a plus ou moins connu le même sort : Joseph Roth a été victime du fascisme allemand, sans avoir pour autant subi des violences physiques : livres brûlés, harcèlement antisémite, exil, pauvreté et solitude l'ont progressivement fait sombrer dans un alcoolisme qui lui sera fatal.

La troupe de théâtre itinérant « Ton und Kirschen » - dirigée par Margarete Biereye et David Johnston et établie à Werder, près de Potsdam – met en scène depuis plus d'un quart de siècle des œuvres de Georg Büchner, d'Ovide, de Mikhaïl Boulgakov et de Bertolt Brecht. Elle a développé sa propre esthétique théâtrale, mêlant interprétations fidèles au texte et parfois sobres à des traditions de théâtre populaire plus décalées, du burlesque aux marionnettes, en passant par la musique, la danse et le mime. Cette fois, on discerne aussi un soupçon de théâtre narratif : un bel hommage au brillant auteur Joseph Roth.

L'espace scénique est délimité par quatre panneaux pivotants qui symbolisent alternativement un hôtel de luxe, une église ou encore un bar de nuit. Six comédiens glissent d'un rôle à l'autre, à l'exception de Rob Wyn Jones qui incarne uniquement le personnage d'Andreas. Dans cette pièce, toutes les formes scéniques sont explorées : on chante, on danse, on joue de la musique, un voyage en taxi imaginaire ainsi que la mise en place d'une table de restaurant deviennent de véritables numéros de clown. Tel un dompteur, un « patron » brandit un fouet, faisant danser ses « employés » comme s'il s'agissait d'animaux de cirque. Jusqu'à ce que le ton de la pièce vire au sérieux pour souligner la solitude du héros. Lors de la scène du décès, plusieurs comédiens se figent, peignant une douce pitié... Mais de quoi s'agit-il, au juste ? D'une comédie noire à l'issue inéluctable ? Ou d'une tragédie lumineuse et pleine d'espoir ? Eh bien, un peu des deux.

Et c'est précisément ce qui donne à cette représentation son caractère bouleversant et vibrant : le clochard ivre, qui en vient même à oublier son nom, choisit d'utiliser son obole divine pour s'offrir, avant tout autre chose, une nouvelle coupe de cheveux. La scène comique du barbier fait rire le public aux éclats. Nous découvrons alors notre héros métamorphosé en l'homme qu'il a dû être par le passé et qu'il pourrait devenir à nouveau, bien coiffé et laissant enfin transparaître un brin de confiance en lui. Nos rires se

transforment alors en joie. Et nous comprenons qu'il suffit de faire preuve d'un peu de compassion et de tourner le dos à notre capitalisme diabolique - et voilà qu'un homme se reconstruit : Andreas se souvient de son nom, de sa vie, et renoue avec le genre humain.

Bien qu'il finisse toujours par succomber à la tentation de la bouteille, il s'obstine à vouloir rendre l'argent qu'on lui a offert. Ainsi est né de cet amas d'infortune un être humain. Ironie du sort : l'argent, dont il est question tout du long, s'avère au bout du compte, totalement superflu. Ombre et lumière, rires et pleurs, révélation et réconfort, utopie et pitié : *la Légende du Saint Buveur*, c'est tout cela à la fois et c'est aussi comme ça qu'on aime le théâtre.